

*On s'arrachait les feuilles qu'on dévo-
rait des yeux...*

(p. 3933).

C.I.

LIVRAISON 497

mand... Tout s'est borné à l'échange de vues dont je vous ai entretenus à la précédente audience, entre l'ambassadeur allemand et moi. S'il y eut des dépêches, échangées entre l'ambassadeur et son gouvernement, elles ne mirent pas en cause le gouvernement français, je puis l'affirmer.

Il fit une pause, respira largement et reprit :

— D'ailleurs, le Ministre de la Guerre n'a pas eu à intervenir lors de cet incident... Moi, seul, en l'absence du ministre des Affaires Etrangères, ai eu à en connaître... Moi, seul, ai pris une décision ... Il ne peut donc y avoir eu de veillée tragique...

« Que Monsieur le général Mercier veuille bien convenir que sur ce point sa mémoire est défaillante...

Le général s'était levé et, de son banc, il lança :

— J'affirme que je suis resté toute la soirée et une partie de la nuit du 5 au 6 janvier, à l'Élysée, en compagnie de M. Casimir-Périer et de M. le général de Boisdeffre... Je demande que M. le général de Boisdeffre soit entendu par la Cour à ce sujet...

M^e Demange s'était dressé au banc de la Défense.

— Je puis donner un renseignement à la Cour. M. le général de Boisdeffre, à la date incriminée, était absent de Paris... J'en ai la preuve formelle...

Le général Mercier ne répond pas ; il semble qu'il doive être réduit au silence par cette affirmation péremptoire de l'avocat ; il n'en est rien ; faisant dévier la question, il prend à partie Casimir-Périer, lui reprochant d'avoir en cette circonstance, usurpé les fonctions du ministre des Affaires Etrangères.....

Mais le colonel Jouaust le rappelle à l'ordre :

— Ceci est en dehors de notre compétence, dit-il et la Cour n'a pas à en connaître...

« L'audience est levée.....

Le public se répand dans les cours du lycée, dans les rues de Rennes.

On se précipite à l'hôpital pour avoir des nouvelles.
L'animation est plus vive que jamais.

On commente le démenti de Casimir-Périer à Mercier...

On parle de l'attentat... Les passions semblent exacerbées par ces deux faits qui sont accueillis, de part et d'autre, par des réactions diverses...

Rennes, elle-même, Rennes l'endormie ; Rennes la froide, semble s'échauffer...

Les fenêtres s'ouvrent ; les gens parlent...

Chose inouïe : les rennais s'arrêtent près des groupes des parisiens ; ils prennent part aux discussions ; ils s'agitent...

Quelques coups de sifflets coupent l'ovation quotidienne faite au général Mercier...

Et les cris de « Vive la République » sont plus forts que de coutume...

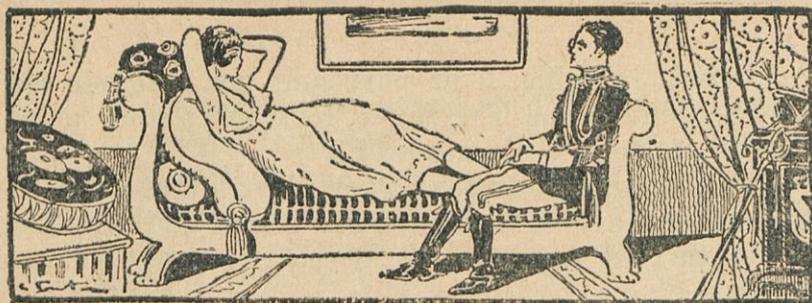
Les journaux de midi rapportent l'attentat et les gens s'indignent...

Ces deux jours ensoleillés d'août semblent avoir transformé l'atmosphère de la ville.

Hier, c'était la nouvelle du complot monarchiste, aujourd'hui, l'attentat contre Labori...

Il n'en faut pas plus pour éveiller les passions d'une ville endormie depuis des siècles...

Et Rennes s'éveille...



CHAPITRE CDXCVII

POURSUITE DANS LES TENEBRES !

Tandis que Baharoff et Franz retournaient à Berlin, Fuchs était resté seul en face du moribond et des deux prisonniers.

James Wells, qui avait vu s'éloigner de lui l'arme dont Fuchs l'avait menacé et qui avait compris que le banquier avait donné l'ordre de les épargner pour l'instant, restait calme.

La jeune femme, par contre, s'était évanouie...

L'explorateur tentait vainement d'élaborer un plan d'évasion...

Mais il était si étroitement ligoté qu'il ne pouvait faire un mouvement quel qu'il fut.

Les heures coulaient, lentes et grises, pleines d'angoisse pour le malheureux. Amy avait rouvert les yeux ; mais ses regards étaient pleins d'un sombre désespoir...

Fuchs fumait rageusement...

Des paroles bestiales, des blasphèmes sortaient de temps en temps de sa bouche ; il eut voulu être seul avec Amy, pour abuser d'elle...

Depuis la veille, il ne parvenait pas assouvir son désir et, comme une bête fauve, tournant autour de sa proie pantelante, il s'exaspérait...

Soudain, un grand soupir sortit des lèvres du moribond qui se redressa brusquement ; mais c'était son dernier effort ; les yeux vitreux, il retomba sur sa couche improvisée...

— Enfin ! murmura Fuchs.

Il avait été très lié avec le misérable qui venait de rendre sa vilaine âme au diable ; mais cette veillée funèbre l'avait surexcité.. énérvé ; il n'avait plus aucune pitié pour son camarade...

— La fosse préparée pour ces deux-là va lui servir ! grommela-t-il, en haussant les épaules.

Il saisit le mort dans ses bras et sortit du châlet.

James Wells le suivit des yeux...

— Maintenant ou jamais, murmura-t-il.

Il avait vu que Fuchs avait laissé sur le sol la lanterne sourde dont il s'était servi pour faire des recherches dans les environs...

Celle-ci, encore allumée, était ouverte.

En se roulant sur le sol, James Wells espérait arriver assez près d'elle pour faire brûler ses liens et se libérer.

Mais il fallait faire vite, afin d'être libre, avant que Fuchs eut terminé sa lugubre besogne.

Se roulant sur lui-même, il parvint enfin à son but et, au bout d'un moment, sa manche flambait. Les cordes cédèrent. Ses mains furent libres.

Alors, le jeune homme se hâta d'éteindre la flamme qui, déjà, léchait ses chairs. Puis, il parvint à se libérer de ses autres liens.

Amy avait suivi son effort des yeux ; un éclair de joie les éclaira quand elle vit que celui qu'elle aimait était libre.

— James !... murmura t elle.

Mais comme il s'approchait d'elle, une sourde détonation retentit tout près...

L'explorateur se redressa et, plein d'horreur, il vit qu'une des cordes enflammées qu'il avait rejetées loin de lui était allé tomber sur un sac, placé dans un des angles de la pièce.

Ce sac devait être bourré de cartouches et c'était lui qui venait de faire explosion.

Une flamme rougeâtre montait déjà le long de la paroi de bois...

Sans perdre un instant, l'explorateur prit la jeune femme dans ses bras et, tentant de protéger de son mieux le visage de celle-ci des étincelles qui emplissaient la pièce, il l'emporta vers la porte.

D'instant en instant, les cartouches éclataient, faisant un bruit assourdissant et, augmentant l'horreur de la scène.

Les flammes trouvaient un aliment dans les parois de bois qui flambaient en crépitant, elles grondaient en roulant, faisant s'abattre des poutres qui semblaient vouloir résister, puis elles s'échappaient en torrents de pourpre et de fumée... Puis, un bruit, qui parut immense aux deux malheureux, retentit : la toiture s'effondrait, le châlet n'était plus qu'un brasier...

Les grandes lames de feu, qui montaient rapides pour s'élancer vers les cieux et renaître à la base, flottaient sous le vent en larges ondulations...

Sous les reflets de ce foyer, tous les objets d'alentour se teignaient d'une pourpre ardente ; les nuages reflétaient cette sombre lumière ; le sol semblait couvert de cendres rouges...

Les éclats du feu, le craquement des charpentes, le crépitement de la poudre et des cartouches, achevant de faire explosion, ajoutaient à l'horreur de la scène...

James Wells, étouffé par la fumée, sort de la fournaise ardente.

Ses vêtements sont couverts de cendre et roussis par la flamme ; ses cheveux sont brûlés, sa figure est noireie ; mais il a réussi à sauver sa chère Amy, qu'il porte évanouie dans ses bras.

Il a fait un effort prodigieux et il gagne rapidement un coin écarté pour mettre à l'abri sa fiancée.

Cependant, il n'oublie pas qu'un autre péril les guette.

— Où peut bien être passé le misérable qui les gardait ?..

Est-il possible qu'il se soit éloigné suffisamment pour qu'il ait pu ne pas voir les flammes ?..

Il déposa la jeune femme sur le sol.

Il veut, maintenant, que les flammes les ont en quelque sorte délivrés, en leur faisant courir un péril mortel, détacher les cordes qui tiennent encore serrées les jambes d'Amy.

Mais, comme il se penche sur elle, une ombre gigantesque s'étend sur son corps et deux bras noueux enlèvent la jeune femme avec une foudroyante rapidité.

— Amy ! Amy ! Ah ! misérable !..

L'explorateur tente en vain de saisir l'individu qui est parvenu à lui enlever la jeune femme et qui disparaît dans les nuages de fumée qui enveloppent le chalet en flammes.



Fuchs, s'adonnait à sa sinistre tâche quand, soudain, il avait été distrait de sa besogne, par le bruit insolite de l'explosion et de l'incendie.

Pendant quelques instants, il était resté cloué sur place, ne sachant que penser et que faire...

Les deux prisonniers resteraient sans doute dans la fournaise...

Le bourreau, au fond, en éprouvait quelque rancœur.

Il eut voulu assouvir sa passion bestiale sur Amy...

Mais il n'osait se jeter dans les flammes pour sauver la jeune femme.. A quoi bon ?... se disait-il.

Peut-être ne la sauverai-je pas... et je risque de me blesser...

Mais, soudain, à travers le rideau de flammes, il avait vu paraître une silhouette d'homme qui paraissait chargé d'un fardeau...

Fuchs n'en croyait pas ses yeux.

Comment le prisonnier avait-il pu se délivrer de ses liens... Mais, presque aussitôt, il haussa les épaules... Les flammes avait dû être l'instrument de la délivrance de l'explorateur...

Et, maintenant, il sortait, emportant la jeune femme; ils allaient fuir tous deux, le narguant...

De plus, il serait blâmé par Baharoff...

Alors, tandis que James Wells s'apprêtait à délivrer sa compagne de ses liens, obéissant à un instinct impérieux, il s'était précipité sur la femme étendue à terre et l'avait enlevée...

Amy, épuisée, après avoir repris un instant conscience, s'était de nouveau évanouie.

Ses vêtements étaient brûlés à plusieurs endroits, et des brûlures profondes marquaient sa chair.

Fuchs, à cette vue, éprouva un sentiment d'étrange pitié pour la malheureuse et il courut la plonger dans un ruisseau qui coulait à quelque distance...

Le contact de l'eau froide fit rouvrir les yeux à la pauvre femme ; mais en voyant son bourreau penché sur

elle, elle les referma aussitôt, tandis qu'un gémissement déchirant sortait de ses lèvres...

Le bourreau l'étendit sur l'herbe et la considéra pendant un instant. La poitrine d'Amy était brûlée à plusieurs endroits ; les cordes qui lui enserraient les bras et les jambes, étaient carbonisées, de même que ses vêtements et sa lingerie.

Ah ! en quel état pitoyable était la belle fille de jadis ; l'enchanteresse qui avait vu tant d'hommes s'agenouiller à ses pieds !...

Elle était là, sans défense, entre les mains d'un homme sans pitié...

Pendant ce temps, James Wells, frémissant de rage contenue, en proie à un désespoir surhumain, cherchait de tous les côtés, l'homme qui lui avait enlevé Amy.

Il regardait autour de lui d'un air égaré ; mais le misérable, emportant sa proie, n'avait laissé aucune trace.

Des nuages denses de fumée noire l'enveloppaient de toutes parts ; le chalet était, entièrement, maintenant, la proie des flammes et il ne faudrait pas longtemps avant qu'il soit remplacé par un monceau de décombres.

Wells fit quelques pas ; il se heurta aux arbres, appela, mais rien ne répondit à ses appels, il ne découvrit rien...

Mettant la main dans sa poche, il en tira son revolver qu'on lui avait laissé et vérifia l'arme, afin de s'assurer qu'elle était en bon état de fonctionnement...

L'ennemi, se cachant dans ces terribles ténèbres, vait-il l'attaquer ou pourra-t-il, lui même, tomber dessus à l'improviste...

— Amy ! appela-t-il encore d'une voix brisée.

Mais, seuls, les crépitements du feu, dévorant ce qui reste du chalet, lui répondirent...

Fou de rage, le jeune homme s'élança en avant,

criant toujours et, soudain, il sentit une main se poser sur son épaule...

Il se détourna subitement, l'arme levée...

Il allait tirer ; mais une voix connue arrêta son geste :

— Ne criez plus, mon ami... restez calme, je vous en prie... La partie n'est pas encore perdue...

Un soupir de soulagement sortit des lèvres de l'explorateur. Il venait de reconnaître en cet homme le journaliste Jacques Valbert...

— Venez avec moi !... dit encore celui-ci. Pouvez-vous marcher ?... N'êtes-vous pas trop grièvement blessé ?...

— Non ! répondit James Wells, je puis aller loin encore ; je veux d'ailleurs retrouver Amy, il sera temps ensuite de se reposer...

Jacques Valbert lui tendit la main :

— A la bonne heure ; je suis heureux de vous retrouver en d'aussi bonnes conditions morales ; je vous expliquerai tout à l'heure comment j'ai pu me trouver ici pour vous aider.. Allons retrouver Jean Leblond..

— Qui est-ce ? demanda Wells, s'appuyant sur le bras du journaliste.

— Un ami... C'est grâce à lui que je vous ai retrouvé. C'est lui qui vous a suivi... a veillé sur vous, de loin... a découvert ce repaire où vous étiez prisonnier...

— Ah ! j'y suis... C'est lui sans doute qui a provoqué cette diversion qui m'a sauvé la vie... Car, sans cette diversion, la brute qui nous gardait, nous aurait tué depuis longtemps... Mais il ne lui est rien arrivé de fâcheux, j'espère !...

— Non !... Il s'est résigné, en se voyant seul contre trois hommes déterminés et armés, à la fuite. C'était le parti le plus sage, d'autant plus qu'il avait entendu donner à votre gardien l'ordre de surseoir à votre exécution

et à celle d'Amy. Il suivit les deux hommes qui rentrèrent à Berlin, à distance, et vint me trouver pour m'inviter à lui prêter main-forte.

Les yeux de Valbert scrutaient l'obscurité environnante ; mais il n'apercevait rien.. Où pouvait se cacher l'ennemi ?...

Qu'était-il advenu d'Amy ?

La situation était rendue difficile par ces maudites ténèbres, augmentées encore par la fumée.. Le ciel, lui aussi, se mettait de la partie et se couvrait de nuages plombés.

Fuchs, cependant, n'était pas loin ; mais ils ne pouvaient le voir...

Enfin, ils rejoignirent Jean Leblond qui les attendait sur le bord du ruisselet et les trois hommes, enfin réunis, se mirent en quête de la prisonnière.

Sortis, enfin, du nuage de fumée entourant le châlet et qui ne se dissolvait pas parce que sous les fourrés il n'y avait pas le moindre souffle de vent ; ils aperçurent, soudain, une ombre marchant rapidement devant eux.

C'était un homme d'une stature herculéenne, portant dans les bras une espèce de fardeau.

Jacques Valbert, dont la vue était très perçante, ne tarda pas à se rendre compte que ce fardeau était un être humain..

Il ne pouvait y avoir aucun doute..

— C'est là votre bourreau ! dit-il à Valbert. Et c'est aussi le ravisseur d'Amy Nabet.

James Wells, à son tour, regarda attentivement et, se convainquit facilement de la vérité des paroles du journaliste.

— Courons !... dit-il.

Mais Jacques Valbert le retint par le bras :

— Un peu de patience, mon ami, lui dit-il.

Puis il questionna :

— Vous avez chacun un revolver ?...

Et, sur la réponse affirmative de ses compagnons, il ajouta :

— Bien ! vos armes en mains, en avant... Accélérez le pas, mais ne courez pas.. et ne tirez pas avant que je ne vous en donne le signal.

James Wells tremblait d'anxiété ; il n'osait encore s'abandonner à la joie ; mais il se disait qu'il étaient maintenant trois hommes résolus contre la brute.. Il ne serait certainement pas difficile de libérer Amy...

Ils accélérèrent le pas, baissant la voix pour échanger leurs impressions. Ils comptaient, surprendre par derrière le misérable Fuchs...

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de lui et, celui-ci ne s'était pas encore aperçu de leur présence, quand, soudain, deux coups de fusil éclatèrent derrière eux...



CHAPITRE CDXCVIII

SITUATION DESESPEREE

Fuchs s'était éloigné à la recherche d'un coin du bois où il pourrait assouvir sa passion monstrueuse.

Tout ce qui s'était passé ; tous les contre-ordres de Baharoff ne lui faisaient pas oublier son désir.

Il voulait la transporter dans un endroit où personne ne pourrait le déranger...

Il marchait hâtivement, portant le corps inerte d'Amy Nabot, aussi léger pour lui qu'une plume.

Ses mains velues, de temps en temps, caressaient le beau corps à demi-nu de la jeune femme.

Tout-à-coup, deux coups d'armes à feu éclatèrent dans le bois, derrière lui... Poussant un juron ordurier, le misérable, loin de s'arrêter, se mit à courir..

Il n'avait qu'une idée, une seule : posséder cette femme !...

Et si Baharoff lui envoyait d'autre compagnons pour fouiller le bois, comme il en avait le désir, il serait obligé

de remettre encore une fois son projet... Et il ne le voulait pas ; il ne pouvait plus attendre...

En entendant les coups de feu, Valbert, Wells et Leblond s'étaient mis à l'abri derrière le tronc d'un énorme chêne.

Deux projectiles avaient passé à quelques centimètres de leurs têtes, se perdant dans le feuillage.

— Malédiction !... murmura le journaliste, frémissant de rage. Qui a pu tirer .. De quel côté nous menace le péril ?..

Il fallait donc penser que la forêt donnait asile à d'autres ennemis encore, puisqu'Heinrich était mort, tué par Leblond et que le bourreau Fuchs était devant eux, fuyant avec Amy dans ses bras...

Alors, quels pouvaient être ces nouveaux agresseurs ?

Il était presque impossible de s'orienter dans cette forêt presque vierge, semblable à un labyrinthe ténébreux...

Deux autres coups de revolver éclatèrent dans la nuit...

Valbert avait vu la flamme des détonations à sa droite et, visant dans cette direction, il tira à son tour une, deux, trois fois...

Un cri de douleur répondit à la dernière décharge.

On entendit la chute d'un corps...

Un des projectiles avait atteint le but...

Mais, l'instant d'après, un autre coup vint de gauche ; Leblond, à son tour, tira ; mais, au même moment, James Wells laissa échapper un gémissement et se glissa à terre...

— Je suis blessé... blessé à la jambe...

Jacques Valbert se désespérait.

Ah ! si l'on avait pu voir au moins, où était l'ennemi !... Il était très bon tireur et il eût bien su lui envoyer une balle dans la tête...

Mais les misérables se cachaiient dans l'ombre : ils connaissaient bien la forêt et tiraient à coup sûr.

Jacques Valbert conseilla à Leblond de tirer encore sur la gauche, au petit bonheur, pendant que lui se penchait sur l'explorateur qui continuait à gémir en se tenant la cuisse à deux mains.

— Le projectile doit m'avoir brisé le fémur !... Ne perdez pas votre temps auprès de moi Valbert, sauvez Amy ; je vous en supplie...

— Je ne puis vous abandonner, répondit le journaliste, s'agenouillant auprès de lui, et d'ailleurs, nous ne pouvons pas nous séparer sans risquer de nous perdre... Laissez-moi vous soigner un peu, pendant que Leblond monte la garde...

Leblond a tiré encore deux coups au hasard, mais cette fois rien ne répond... Les trois hommes n'entendent plus rien ; mais ce silence, loin de les rassurer, les effraie.

Jacques Valbert, à tâtons, avait lié un foulard autour de la cuisse blessée de l'explorateur pour arrêter l'hémorragie.

Et maintenant... que faire ?...

Autour des trois hommes règne le plus profond silence, un silence terrifiant... On dirait que les ennemis se sont évaporés...

Ah !... l'aube ne se lèvera donc pas ?...

Et, pendant ce temps, Fuchs, portant toujours son fardeau humain, s'est éloigné...

— Sauvez Amy ! sauvez-la !... supplie James Wells qui ne peut plus marcher...

— Nous la sauverons, répond Jacques Valbert.

Et, faisant signe à Leblond de l'aider, il soulève le blessé qui pousse un cri de douleur.

Puis, le faisant s'appuyer sur leurs épaules, les deux hommes soulèvent, sur leurs mains jointes, le malheureux explorateur.



L'agent secret paraissait perplexe.

(p.3946).

17

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.

— Je crois que cela pourra aller ainsi, dit le journaliste...

Mais la marche dans la forêt est difficile ; les trois hommes marchent péniblement, heurtant çà et là une racine ; ils marchent, se cognent contre un arbre, s'arrêtent, reviennent en arrière, sans savoir où ils vont...

Comment pourraient-ils poursuivre le misérable Fuchs...

Ils sont tout à fait égarés dans cet infernal labyrinthe...

Pendant une demi-heure, ils marchèrent ainsi, péniblement, tristement... James Wells sent de grosses larmes inonder son visage, tandis que l'agent secret et le journaliste, se rendant compte de la terrible situation en laquelle ils se trouvent, de nouveau, se taisent...

Tout-à-coup, Jacques Valbert s'arrête.

Il fait signe à Leblond et ils posent le blessé à terre.

— Je crois, dit-il, qu'il vaut mieux nous arrêter un moment, afin d'attendre le jour...

Le désespoir s'empare des trois hommes...

Maintenant, ils doutent de parvenir à se sauver...

Que deviendra la malheureuse Amy ?...

Et un autre souci, plus lancinant, s'empare de Jacques Valbert : la plaie de James Wells ne va-t-elle pas s'infecter ?...

Le danger est mortel pour le pauvre explorateur... et le journaliste, qui n'ose en parler, se sent le cœur lourd de tout son désespoir, de toute sa tristesse...

CHAPITRE CDXCIX

APRES LA TRAGEDIE

Le colonel Natter était, ce matin-là, assis devant son bureau ministre, dans son luxueux cabinet de travail.

Le lieutenant, qui lui tenait lieu de secrétaire, se tenait debout devant lui. Le colonel lui donnait des ordres et des instructions pour le travail de la journée.

Le grand chef était très satisfait ; il se frottait les mains, plaisantait même avec son subordonné.

C'est qu'il avait des raisons d'être joyeux, ce matin-là.

Dans la matinée, il devait être reçu personnellement par l'Empereur à qui il devait donner des renseignements sur l'activité de son service...

Et le colonel espérait beaucoup de cette rencontre avec le Kaiser...

Enfin, il demanda :

— Avez-vous vu le capitaine Schwanzer ?...

— Oui, mon colonel.

— Que vous a-t-il dit ?..

— Qu'il était prêt à partir dès que vous le voudriez, mon colonel.

— Alors, faites-le venir...

— Bien, mon colonel.

Le jeune lieutenant sortit de la pièce pour transmettre cet ordre.

Le colonel, immergé dans ses pensées, resta seul.

La mission qu'il voulait confier au capitaine Schwanzer était très délicate et seul ce jeune chef, instructeur très apprécié de l'Ecole d'espionnage, lui semblait capable de la mener à bien...

Quelques minutes après, le lieutenant revenait, introduisant le capitaine Schwanzer.

Celui-ci restait au port d'armes sur le seuil de la porte.

— Entrez ! entrez ! capitaine.

Puis, se tournant vers son secrétaire, le colonel Natter ajouta :

— Vous pouvez être tranquille, mon colonel, tout sera fait...

La porte se referma sur le jeune officier et le colonel Natter et le capitaine Schwanzer restèrent en tête à tête.

— Vous savez ce que j'attends de vous, capitaine ? demanda le colonel.

— Dans les grandes lignes, mon colonel. Je sais que je dois me rendre à Londres pour m'y aboucher avec Esterhazy, cet ex-officier de l'armée française, qui s'est fait publiciste pour combattre ses anciens amis...

— C'est cela même ; je vais vous exposer mon plan en détail. Vous n'ignorez pas que l'ex-commandant Esterhazy est de nos amis. Afin que vous connaissiez bien l'individu avec lequel vous allez avoir à vous aboucher, lisez cette note secrète, qui a été rédigée en 1896 par le

Service des Renseignements français, à la demande du lieutenant-colonel Picquart.

Le colonel Natter tendit une fiche à son subordonné.

Celui-ci la parcourut avec attention :

« Walsin-Esterhazy, dit comte Esterhazy, est en ce moment commandant à Rouen au 74^e d'infanterie. D'abord officier dans l'armée autrichienne, puis chez les zouaves pontificaux, il a pris ensuite du service dans la légion étrangère, et a fini par devenir officier français.

« Débauché, vivant dans les milieux interlopes, il vit d'expédients, et joue un jeu d'enfer. Les lettres écrites à l'une de ses maîtresses, Mme de B... révèlent sa mentalité et son patriotisme. »

— Un peu dure la note, dit le capitaine Schwanzer, la rendant à son supérieur.

— Ce n'est rien à côté de cette lettre. Lisez-donc !

Le colonel passa à son subordonné un papier bleu d'azur, orné d'une couronne, sur lequel après quelques phrases banales d'amitié, ces lignes étaient écrites :

« Les allemands mettront tous ces gens-là à leur vraie place avant qu'il soit longtemps...

« Elle est belle l'armée française !... Si ce n'était pas la question de position, je partirais demain. J'ai écrit à Constantinople ; si on me propose un grade qui me convienne, j'irai là-bas ; mais je ne partirais pas sans avoir fait à toutes ces canailles une plaisanterie de ma façon...

« Nos grands chefs, poltrons et ignorants, iront, une fois de plus, peupler les prisons allemandes...

« Je suis à la merci d'une drôlesse et si je commets vis-à-vis d'elle la moindre faute, c'est une situation qui est loin d'être gaie... Je la hais, tu peux m'en croire, et je donnerais tout au monde pour être en Tunisie et l'y faire venir... Un de mes spahis, avec un fusil qui partirait comme par hasard la guérirait à tout jamais...

« Je suis tout à fait convaincu que le peuple français ne vaut pas la cartouche pour le tuer et toutes ces petites lâchetés de femmes saoules auxquelles se livrent les hommes, me confirment dans mon opinion... Et si ce soir, on venait me dire que demain j'é serai tué comme capitaine de Uhlans en sabrant des français, je serais parfaitement heureux... Je ne ferais pas de mal à un petit chien, mais je ferais tuer cent mille français avec plaisir... Paris pris d'assaut et livré au pillage de cent mille soldats ivres, voilà une fête que je rêve ; ainsi soit-il !... » (1).

— Extraordinaire ! s'exclama le capitaine. Comment un officier français peut-il écrire de semblables choses... La lettre est authentique ?

— Tout ce qu'il y a de plus authentique ; il a été trahi par une femme et celle dont il parle dans cette lettre, cette drôlesse dont il voulait se débarrasser, est cette Amy Nabot ; mais si elle a été en Tunisie, elle n'a pas trouvé en face d'elle, le fusil armé d'un fidèle spahi... Elle y a d'ailleurs connu d'autres périls... Quoiqu'il en soit, nous lui avons actuellement rendu service d'écarter cette femme de son chemin et vous pourrez le lui dire ; elle ne peut plus rien contre lui... Maintenant, revenons-en à l'objet de votre mission.

« Esterhazy a certainement gardé des rapports avec certaines personnes qui sont à même de lui procurer les derniers renseignements... Il faut, vous le comprenez bien, il faut que cet homme passe à notre service. Il peut nous rendre des services inappréciables. Il n'a d'ailleurs maintenant, plus rien à attendre de la France. Toutes les armées lui sont fermées et quoique la directrice de l'Observer lui ait payé un bon prix tous les documents qu'il lui a vendus, il ne tardera pas à se trouver de nouveau

(1) Henry LEIRET : *Lettres d'un coupable.*

réduit aux expédients... Il est joueur, sans compter ses autres défauts...

« Vous aurez un crédit illimité pour vos négociations ; ce à quoi il faut arriver c'est à dégoûter l'Angleterre, libérale, de la France militariste... Il faut qu'Erterhazy découvre le moyen, ou qu'on le lui souffle, de faire en sorte que, pendant qu'un incident diplomatique ou militaire mettra l'Allemagne et la France aux prises, l'Angleterre se désintéresse du sort de celle-ci... Voici comment vous pourriez opérer...

Le colonel Natter baissa la voix et, pendant un quart d'heure, il parla bas à l'oreille de son subordonné.

Quand il se tut, celui-ci se redressa et dit simplement :

— Bien, mon colonel, vous serez obéi...

— Je vous le répète, n'épargnez rien, reprit le colonel Natter... Avec un homme de l'espèce d'Erterhazy, l'argent doit venir à bout de toutes les difficultés.

Le capitaine Schwanzer prit congé de son supérieur, en l'assurant encore une fois qu'il mettrait tout son zèle à exécuter ses ordres...

*
**

Pendant ce temps, Baharoff était torturé par mille doutes...

Un trouble étrange, dont il ne pouvait s'expliquer la cause, pesait sur son âme...

Il s'efforçait de rester calme en pensant à sa richesse et à sa puissance mais il ne réussissait pas à dominer sa nervosité.

Dans cet état d'esprit, il fit appeler la malheureuse servante qui avait expédié la lettre à James Wells et,

sous la menace des pires châtimens, il la contraignit à avouer...

Comment avait-elle expédié un avis à James Wells ?

— Je n'ai rien fait de mal, monsieur... je n'ai pas cru que cela pouvait être dangereux. La dame m'a confié une lettre à mettre à la poste ; il ne m'est pas venu à l'idée que cela lui était défendu...

— Pourquoi vous êtes-vous permis de le faire entrer dans la maison ?...

La femme hésite ; elle pleure ; elle tremble d'effroi et, enfin, elle confesse tout en implorant miséricorde.

Le banquier vibre de colère en pensant qu'Amy Nabot l'a joué et qu'il s'est laissé tromper...

Et, pendant ce temps, les heures s'écoulent et ni Wolff, son secrétaire, ni Franz, son âme damnée qu'il a envoyés dans la forêt de Postdam pour savoir des nouvelles, ne reviennent.

L'angoisse et l'anxiété de Baharoff atteignent au paroxysme.

Les espions auraient-ils réussi à s'emparer de ses hommes et à délivrer l'explorateur et Amy ?...

Comment pourrait-il se justifier aux yeux du colonel Natter s'il était arrivé quelque chose de ce genre.

Enfin Wolff arrive.

Quand il pénètre dans le bureau, il a l'air sombre et abattu.

Baharoff devine, à sa mine, qu'il a dû arriver quelque chose de désagréable...

— Parle ! crie-t-il en le secouant par l'épaule. Qu'est-il arrivé ?...

— Je n'en sais rien moi-même, riposte Wolff, de mauvaise humeur... Franz et moi avons risqué notre peau dans cette maudite forêt, voilà tout ce que je puis vous dire... Lorsque nous sommes arrivés à la hauteur du chalet, il était en flammes ; quelque chose venait de faire

explosion ; je ne sais quoi : de la poudre, des cartouches ; je m'étonne que Fuchs n'ait pas fait plus attention.

« Ce que je puis vous dire avec certitude, c'est qu'il n'y avait trace de personne aux alentours.

« Je ne saurais dire si quelqu'un grillait à l'intérieur ; le châlet n'était déjà plus qu'un amas de décombres ; mais un peu plus bas dans la forêt, nous avons entendu deux ou trois types qui s'entretenaient en français. Ce ne pouvait donc être ni Fuchs, ni personne de nos amis et nous avons fait feu sur le groupe, sans résultat, je pense car on n'y voyait goutte et nous tirions au jugé...

« Par contre, la riposte de nos adversaires a abattu Franz, qui a été grièvement touché.

« J'ai tiré encore une fois, puis j'ai chargé mon malheureux camarade sur mes épaules, pour l'emporter... Je suis arrivé ainsi à la hutte, je l'ai mis en travers de mon cheval, et je l'ai déposé à l'hôpital, dès mon arrivée en ville. C'est ce qui m'a retardé et, en somme, je n'ai rien à vous apprendre d'autre, sinon que des ennemis rôdent dans la forêt, que je n'ai pas trouvé trace de Fuchs, ni des prisonniers et que Franz est blessé... Un bilan, en définitive, assez désagréable.

— Vous pouvez le dire, s'exclame Baharoff d'une voix violente... Ainsi, deux de mes hommes sont hors de combat : Henrich, mort ; Franz, blessé... et Fuchs... ? Où peut-il être..... ?

Wolff fait un geste d'ignorance.

Juste à ce moment, retentit la sonnerie du téléphone.

Le banquier porte le récepteur à son oreille :

— Allô !

Ici, le colonel Natter, répond une voix au bout du fil. Baharoff, lui-même... ?

— Oui, mon colonel.

— Je tiens à vous rappeler que c'est demain que doivent paraître les articles sur la disparition d'Amy Nabot.

J'ai cru bien faire en vous le rappelant... J'irai d'ailleurs probablement vous voir d'ici peu et vous apporterai des nouvelles qui vous feront plaisir...

— J'en accepte l'augure, répond le banquier tentant d'adoucir sa voix, qui est plus âpre que de coutume. En ce qui concerne les articles, je me mets à l'œuvre tout de suite.

Et, se tournant vers Wolff, il lui dit :

— Quand vous aurez fait votre toilette, venez me retrouver tout de suite ; nous avons du travail sur la planche.....

Wolff salue et sort...

Resté seul, le banquier se met à marcher de long en large à travers son bureau.

Il n'en peut plus ; il est à bout de force nerveuse...

Voilà que, maintenant, il doit faire ces articles et affirmer qu'Amy Nabot est morte, tandis qu'il n'a aucune certitude de ce fait.

Enfin Wolff revient et, d'une voix nerveuse, le banquier lui dicte les notes sur lesquelles il doit bâtir les articles destinés à la presse du lendemain.

Puis, contrairement à ses habitudes, le banquier rentre chez lui de très bonne heure, espérant que le sommeil et le repos viendront à bout de sa nervosité inaccoutumée.

Mais le sommeil le fuit et, quand, enfin, il parvient à s'endormir, des cauchemars affreux le poursuivent...

Il croit se trouver dans la forêt de Postdam, seul, au milieu des ténèbres...

Soudain, trois bêtes féroces, semblables à des loups, débouchent d'un fourré et se jettent sur lui...

Leurs gueules ouvertes, sanglantes, le menacent... leurs yeux lancent des flammes ; ils sont rouges comme des charbons ardents... Il tente de prendre son revolver, mais il s'aperçoit que ses bras sont paralysés... il veut fuir

mais ses jambes ne peuvent se détacher du sol... ses pieds sont collés à la terre...

Les trois fauves se précipitent sur lui...

Il pousse un cri affreux et s'éveille, trempé de sueur.

La lampe de chevet brûle doucement, la chambre est éclairée d'une lueur pâle... Il fait doux...

— Ce n'était qu'un cauchemar ! murmure-t-il se passant la main sur le front...

Il se couche de l'autre côté, appelant le sommeil....

Mais celui-ci, cette fois, le fuit...

Et, jusqu'à l'aube, se tournant et se retournant sur sa couche, le misérable reste sans dormir...

CHAPITRE D

OU EST LE SALUT.....?

Enfin, les ombres de la nuit s'éloignent et l'aube naît. Une aube triste et grise.

James Wells et ses compagnons sont toujours perdus dans la forêt de Postdam.. Dès que les premières lueurs du jour traversent l'épaisseur des arbres, Jacques Valbert se met en devoir d'examiner la blessure reçue par l'explorateur au cours de la tragique bataille de la nuit dernière.

La plaie est très enflammée et le journaliste, après l'avoir bien examinée, déclare qu'il faut rejoindre le village le plus proche, afin de trouver un médecin, capable de faire l'extraction de la balle.

Il fallait donc aussitôt abandonner cette maudite forêt, afin de trouver un pays quelconque où l'on pourrait trouver un chirurgien habile.

— Non ! non ! proteste James Wells, avec véhémence ; je veux sauver Amy, ma pauvre Amy !... Si je ne la retrouve pas, je n'aurai plus aucun but dans la vie...

Le journaliste se sépare un instant du blessé qu'il laisse aux soins de Leblond, pour aller faire une reconnaissance dans les environs.

Il se souvient que l'un de leurs ennemis est tombé, blessé par une de ses balles, comme le lui a appris le cri qu'il a entendu et le bruit de la chute du corps.

Il devrait trouver le cadavre.

Mais toute recherche est vaine.

Toutefois, un peu plus tard, il trouve quelques touffes d'herbe tachées de sang et il comprend que l'homme qu'a frappé son projectile n'est pas mort ; mais qu'il a été enlevé par ses complices...

Ses recherches ne lui ayant rien appris de plus, il revient vers ses compagnons et insiste auprès de James Wells, afin que celui-ci se laisse transporter par lui et l'agent secret au village le plus proche où on lui donnera les soins nécessaires.

— Il faut prendre courage, lui dit-il. Une infection à la jambe pourrait être dangereuse et si vous voulez vraiment aider Amy Nabot, il importe avant tout de vous trouver sur pied... Comment voulez-vous vous mettre à sa recherche tant que vous êtes dans cet état ?...

James Wells écoute son ami ; il fait des signes de compréhension ; mais il ne peut retenir ses larmes.

Son désespoir est terrible ; il ne peut se consoler de s'être laissé enlever la jeune femme...

Enfin, il se rend aux conseils du journaliste, et, de nouveau, les deux hommes valides portant le blessé, ils se mettent en marche.

Malheureusement, le jour passe difficilement à travers les épaisses frondaisons des arbres et ils ne savent de quel côté se diriger car, dans leurs allées et venues de la nuit, ils ont perdu toute orientation.

Deux heures plus tard, ils se trouvent de nouveau devant le châlet incendié, dont ils ne trouvent que des ruines.....

Ils font halte sur le bord du ruisseau, se désaltèrent ; Jacques Valbert soigne encore une fois la blessure de l'explorateur ; puis ils se remettent en marche.

Cette fois, ils trouvent des traces de pas qui les guident jusqu'à la clairière où les chevaux s'arrêtent. De là, il est facile de rejoindre la route en suivant les traces laissées par les animaux.

Après deux ou trois heures de marche éreintante, les trois hommes arrivent près de la hutte du faux bûcheron et Valbert pousse une exclamation de triomphe...

— Nous y voilà, mon cher, dit-il à Leblond... Je crois que cette cahute vous rappelle des souvenirs récents...

— Hélas ! répond Leblond.

— Nous allons déposer notre ami ici, sur ce banc de mousse ; vous veillerez sur lui tandis que je vais faire une petite exploration pour voir si nos ennemis n'ont pas laissé de traces dans cette barque.

Leblond fait un signe d'assentiment et il s'assied auprès du blessé qu'ils ont délicatement déposé sur la mousse.

La porte de la hutte est ouverte ; la maison est vide.

Le journaliste l'examine à fond ; mais il n'y a aucun doute ; elle est abandonnée.

Il visite aussi le hangar où devraient se trouver les chevaux, mais ceux-ci n'y sont pas non plus...

Cependant, dans la cuisine, il fait une découverte agréable : des œufs, du fromage, du pain, un jambon et quelques bouteilles de vin...

— Nous allons déjeuner comme des rois, s'exclame-t-il, en rejoignant ses compagnons, chargé de son butin de victuailles. Voilà qui va nous redonner des forces.

Wells est toujours plongé dans le plus sombre désespoir ; c'est à peine si un pâle sourire glisse sur ses lèvres, en voyant la joie de ses deux compagnons.

Il faut que Valbert insiste auprès de lui d'une manière pressante pour parvenir à lui faire avaler deux œufs et une goutte de vin.

Après avoir mangé, il vient rapporter ce qui reste dans la hutte et fouille les meubles, où il trouve quelques bandes de gaze à pansements et quelques bouteilles de désinfectants.

Il en profite pour laver et nettoyer avec soin la blessure de l'explorateur, dont la jambe est gonflée et rouge.

Elle est déjà tuméfiée et Jacques Valbert s'alarme grandement. Il faut rapidement trouver un médecin...

Au cours de ses fouilles, il a aussi trouvé une carte topographique de la région, sur laquelle de nombreux signes conventionnels et des indications diverses sont marquées.

Ce document pourra avoir son utilité, il le devine tout de suite et il l'a empochée sans le moindre scrupule.

Mais, pour l'instant, cette carte ne peut lui servir à rien. Il la garde donc simplement et, se tournant vers James Wells, il déclare :

— Maintenant, rejoignons le plus proche village. On ne peut pas attendre davantage pour vous faire soigner...

Mais James Wells, qui comprend cependant que le journaliste a raison, s'abandonne à une véritable crise de

désespoir à l'idée de quitter la forêt où doit encore se trouver sa bien-aimée Amy...

Il l'appelle d'une voix brisée, déchirante...

— Amy ! Amy !... Je ne veux pas m'en aller d'ici... Que m'importe la vie désormais... Si elle est dans cette forêt, je veux la retrouver ; et si elle est morte, je veux mourir aussi... je veux mourir ici... laissez-moi... laissez-moi mourir...

Jacques Valbert emploie toute son éloquence à essayer de le convaincre de sa folie ; mais sans y parvenir...

Enfin, voyant qu'il n'y parviendra pas ; il fait un signe à Leblond et tous deux, résolument, prennent le forcené dans leurs bras robustes et se remettent en chemin...

Où vont-ils diriger leurs pas... ?

Où cette route les mènera-t-elle ?...

Jacques Valbert n'en sait rien... Mais il ne perd pas confiance... Il est fort ; il a du courage... La Providence veille sur eux et ne peut les abandonner...

Enfin, à quelques kilomètres de la forêt, ils aperçoivent les maisons d'un village.

Déjà, l'arrivée de ces trois étrangers attire les gens qui travaillent dans les champs sur le bord de la route.

D'où viennent-ils ?

Mais, sans se préoccuper des commentaires qui vont leur train sur leur passage, le journaliste s'approche d'un gendarme et lui parlant allemand, il leur demande de leur indiquer la demeure d'un médecin.

Le gendarme examine les trois hommes avec une certaine défiance, car il a reconnu d'un premier coup d'œil des étrangers.

— De quoi s'agit-il ? demande-t-il d'une voix rogue :

— D'un accident de chasse, répond le journaliste : nous nous sommes égarés dans la forêt et mon malheureux ami a été frappé par une balle perdue.

